

## LENZ

Le 20, Lenz passa par la montagne. Neige en altitude, sur les flancs et les sommets ; et dans la descente des vallées, pierraille grise, étendues vertes, rochers, sapins. L'air était trempé, froid ; l'eau ruisseau le long des rochers et sautait en travers du chemin. Les branches des sapins pendaient lourdement dans l'atmosphère humide. Des nuages passaient dans le ciel, mais tout était d'une densité... puis le brouillard montait, vapeur humide et lourde qui s'insinuait dans l'épaisseur des fourrés, si molle, si flasque. Il avançait avec indifférence, la route lui importait peu, tantôt montait, tantôt descendait. Il n'éprouvait pas de fatigue, simplement, parfois, il trouvait pénible de ne pas pouvoir marcher sur la tête. Au début, il avait ressenti une poussée dans la poitrine, quand les pierres s'échappaient soudain, quand la forêt grise s'ébrouait sous lui et que le brouillard engloutissait toutes les formes, ou dévoilait à demi les majestueuses figures qui l'entouraient ; une poussée qui venait du fond de son être ; il cherchait quelque chose, quelque chose comme des rêves perdus, mais il ne trouvait rien. Tout lui paraissait si petit, si près de lui, si mouillé, il aurait bien mis la terre à sécher derrière le poêle. Il n'arrivait pas à comprendre qu'il lui fallût tant de temps pour descendre une pente escarpée, gagner un point éloigné.

Il pensait qu'il devait tout pouvoir franchir en quelques enjambées. Parfois seulement, quand la bourrasque lançait la nuée dans les vallées, et que les brumes remontaient le long de la forêt, et que les voix se réveillaient sur les rochers, tantôt pareilles aux échos d'un tonnerre évanoui dans le lointain, puis s'approchant de nouveau dans un grondement formidable, avec les accents d'une sorte de chant d'allégresse sauvage qu'elles auraient voulu dédier à la terre, et quand les nuages revenaient au galop comme un troupeau hennissant de cavales farouches, et que le soleil s'y frayait un passage et s'avancait, glaive étincelant tiré sur les neiges, ouvrant par-dessus les sommets et jusqu'au fond des vallées une voie aveuglante et claire à la lumière, ou quand la bourrasque chassait la nuée vers le bas, et y crevait un pan de lac d'azur, puis que le bruit du vent mourait au loin et que montait du plus profond des gorges, et des cimes des sapins, comme un bourdonnement de berceuse et de cloches, quand une rougeur légère grimpait discrètement dans le bleu intense, et que de petits nuages passaient sur des ailes d'argent, et quand tous les sommets lumineux et étincelants dominaient vastement le pays de leurs contours précis et immuables : alors c'est une déchirure qui lui traversait la poitrine, il s'immobilisait, suffoquant et le corps ployé vers l'avant, la bouche et les yeux grands ouverts, pensant qu'il allait aspirer en lui la bourrasque, tout étreindre en lui-même, puis s'étendait, et son corps recouvrait la terre, s'enfouissait dans l'univers, et c'était une jouissance qui lui faisait mal ; ou bien, il s'immobilisait et posait sa tête dans la mousse et fermait les yeux à demi, et tout s'en allait alors, loin de lui, la terre se dérobaît sous lui, elle devenait aussi menue qu'une étoile errante et s'immergeait

dans un fleuve tumultueux dont les eaux claires défilaient sous son corps. Mais ce n'étaient là que des instants ; il se relevait ensuite, lucide, calme et ferme ; comme s'il n'avait vu passer qu'un jeu d'ombres : il ne se souvenait de rien. Vers le soir, il arriva sur la partie la plus haute de la montagne, sur le champ de neige d'où l'on redescendait vers la plaine, à l'ouest ; là-haut, il s'assit. Ça s'était calmé, vers le soir ; les nuages s'étaient figés, immobiles ; dans le ciel, aussi loin qu'on voyait, ce n'étaient que sommets d'où partaient de vastes pentes, et tout était si tranquille, gris, crépusculaire ; il se sentit effroyablement solitaire, il était seul, tout seul, il voulait se parler à lui-même, mais il n'en était pas capable, il osait à peine respirer, la flexion de son pied déclenchait sous lui comme un grondement de tonnerre ; il dut s'asseoir ; une angoisse indicible le prit dans ce néant, il était dans le vide, il se redressa d'un jet et dévala dans la pente, d'un trait. L'obscurité était tombée. Le ciel et la terre ne faisaient plus qu'un. Il avait l'impression que quelque chose le suivait, et qu'inexorablement quelque chose d'effroyable était sur le point de l'attraper, quelque chose d'insupportable pour un être humain, comme s'il avait eu aux trousses la folie chevauchant ses cavales. Enfin il entendit des voix, il vit des lumières, il se sentit soulagé, on lui dit qu'il en avait encore pour une demi-heure jusqu'à Waldbach. Il traversa le village, les lumières brillaient aux fenêtres, il regardait à l'intérieur tout en passant, enfants attablés, vieilles femmes, jeunes filles, rien que des visages sereins et tranquilles, la lumière lui semblait ne pouvoir émaner que de ces visages, il était soulagé, bientôt il fut à Waldbach, au presbytère. On était attablé, lui entra ; ses boucles blondes défaites sur son pâle visage, un

tressaillement dans les yeux et autour de la bouche, ses vêtements étaient en lambeaux. Oberlin lui souhaita la bienvenue, il le prenait pour un ouvrier : « Soyez le bienvenu chez moi, bien que je ne vous connaisse point. – Je suis un ami de [...] et je vous transmets son bonjour. – Votre nom, si je puis me permettre ? – Lenz. – Ah ! tiens donc, n'avez-vous pas été édité ? N'ai-je pas lu quelques drames qu'on attribue à une personne de ce nom ? – Oui, mais je vous saurai gré de ne pas me juger d'après ces pièces. » L'entretien continua, il cherchait ses mots et racontait rapidement, mais souffrant la torture ; peu à peu il se calma, l'intimité accueillante de cette pièce, ces visages tranquilles qui se détachaient de l'ombre, ce clair visage d'enfant où toute la lumière semblait reposer et qui levait vers lui un regard curieux et confiant, et jusqu'à la mère assise derrière, dans l'ombre, angélique et silencieuse. Il se mit à raconter, parla de son pays ; il dessina toutes sortes de costumes de là-bas, on se pressait, intéressé, autour de lui ; il se sentit aussitôt chez lui, son pâle visage d'enfant souriait maintenant, la vivacité de son récit ; il se calma, il lui semblait que des personnages du passé sortaient maintenant de l'obscurité, que réapparaissaient des visages oubliés, des chansons d'autrefois se réveillaient, il était loin, très loin d'ici. Finalement, il fut temps d'y aller, on lui fit traverser la rue, au presbytère on était trop à l'étroit, on lui donna une chambre dans l'école. Il monta, il faisait froid là-haut, la pièce était grande, vide, le lit dans le fond, tout en hauteur ; il mit la lampe sur la table et marcha de long en large ; il se remémorait la journée, comment il était venu là, où il était, la grande pièce dans le presbytère avec ses lumières et ces chers visages, tout lui semblait être

une ombre, un rêve, et il eut un sentiment de vide, le même que dans la montagne, mais il n'avait plus rien pour le combler, la lumière s'était éteinte, les ténèbres engloutissaient tout ; il fut pris d'une angoisse indicible, il bondit, traversa la pièce, dévala l'escalier, sortit devant la maison ; mais en vain, tout était plongé dans le noir, rien, lui-même se semblait un rêve, quelques pensées éparses passaient soudain, fugaces, il les retenait, il lui semblait qu'il devait dire et redire « Notre Père », il était perdu, un obscur instinct le poussait à sauver sa personne, il butait sur les pierres, s'écorchait avec ses ongles, la douleur peu à peu le rendit à la conscience, il se jeta dans la fontaine, mais l'eau n'était pas profonde, il resta dans le bassin à barboter. Des gens arrivèrent alors, on l'avait entendu, on l'appelait. Oberlin accourut ; Lenz avait repris ses esprits, il était pleinement conscient de sa situation, il se sentait de nouveau soulagé, il avait honte maintenant, était peiné d'avoir fait peur à ces braves gens, il leur dit qu'il avait l'habitude de prendre des bains froids, puis il remonta ; l'épuisement, finalement, lui apporta le repos.